

JOSEPH JURT

Le mythe d'Adam

Le Premier Homme d'Albert Camus

Joseph Jurt

Le mythe d'Adam ***Le Premier Homme* de Camus**

Le Premier Homme a été le dernier roman d'Albert Camus. Lors de l'accident mortel de l'écrivain, le lundi 4 janvier 1960, on trouvait sa serviette qui renfermait des papiers personnels, des photos, quelques livres dont le *Gai savoir* de Nietzsche et une édition scolaire d'*Othello*, son journal et le manuscrit qu'il était en train d'écrire pour lequel il avait déjà trouvé le titre: *Le Premier Homme*. Ce n'est qu'en 1994 qu'on a publié ce roman inachevé dont seulement la première partie a été rédigée; seulement deux chapitres de la deuxième partie avaient été écrits et la troisième manque totalement. Il s'agit d'un fragment que l'auteur aurait sans aucun doute retravaillé. Ce roman est ainsi devenu le testament de Camus, son ouvrage le plus autobiographique parce qu'il y conjure son enfance et sa jeunesse. Et l'on trouve encore des traces dans le manuscrit qui renvoient immédiatement à la réalité autobiographique; il écrit ainsi par inadvertance « Vve Camus » (p. 189) pour Catherine Cormery ou le nom réel de son instituteur « M. Germain » à la place de M. Bernard (138).¹ Si la substance de l'œuvre est autobiographique, la forme ne l'est pas; il n'y a pas de pacte autobiographique. C'est un récit à la troisième personne et les figures ont des noms fictifs. L'*Alter ego* de Camus s'appelle Jacques Cormery; or Cormery était le nom de jeune fille de sa grand-mère paternelle. C'est un renvoi implicite à la dimension autobiographique. Si Camus écrit son œuvre à base autobiographique sous forme de fiction à la troisième personne, c'est justement pour lui conférer une dimension qui dépasse le particulier. Brigitte Buffart-Morel pense qu'ici la troisième personne masque -mal- un *je* alors que le « je » de l'*Etranger* équivalait à un « lui ».² La mise à distance de lui-même, estime la même interprète, « facilite une mise au grand jour des tréfonds de l'âme, plus avisée quand elle est faite par un autre [...] que par soi-même. »³ Au héros narrateur de l'*Etranger* manquait en effet ce qui constitue le roman à la première personne alors que dans *La Peste*, désignée comme chronique, le chroniqueur se révèle à la fin comme quelqu'un qui prenait une part active à l'action. Camus se distingue ainsi par une pratique non-conventionnelle des genres narratifs.

¹ Nous citons l'ouvrage d'après la première édition Albert Camus, *Le Premier Homme*, Paris, Gallimard, 1994, (Cahiers Albert Camus', VII).

² Brigitte Buffart-Morel „La mémoire du cœur: approche stylistique du *Premier Homme* d'Albert Camus“, *Roman 20-50*, n° 27, juin 1999, p. 55.

³ *Ibidem*, p. 55.

Le Premier Homme est un roman du retour, du retour au monde de l'enfance et de la jeunesse algérienne, retour à la mère, recherche du père, des origines, de l'histoire coloniale, traduction du mythe de l'origine.

Si l'on distingue deux grands types de mythes, mythes de l'origine et mythes de l'avenir, l'œuvre de Camus se situe sans aucun doute dans la première catégorie. Si Camus s'accorde avec Sartre dans le constat que le présent est dominé par la guerre de tous contre tous, il pense néanmoins qu'un retour est possible. « La Grèce elle-même dérive quelque part en moi, du bord de ma mémoire », fait-il dire à Clamence dans *La Chute*.⁴ Dans un sens rousseauiste l'homme est bon pour Camus, c'est l'histoire qui l'a perverti. L'histoire n'est pas l'espace d'un progrès, mais d'une décadence, d'une chute. Le mouvement du retour est donc naturel chez Camus, ainsi que la forme mythique. Il avait déjà pensé au cours des années 50 à son roman. En août 1959, il fait part de son projet à son ami Jean Grenier: « [...] J'essaierai d'écrire un roman direct, je veux dire, qui ne soit pas, comme les précédents une sorte de mythe organisé. Ce sera une 'éducation' ou l'équivalent. A quarante-deux ans, on peut s'y essayer. » En effet, il avait compris ses œuvres antérieures plutôt comme des mythes : « Je ne suis pas un romancier au sens où l'on entend. Mais plutôt un artiste qui crée des mythes à la mesure de sa passion et de ses angoisses », écrivit-il en 1950⁵. D'une manière similaire, il remarqua au sujet de son premier roman: « *L'Étranger* n'est ni réalité ni fantastique. J'y verrais plutôt un mythe incarné dans la chaire et la chaleur des jours. »⁶

Ce qui caractérise le mythe, c'est sa tendance universaliste, sa fonction paradigmatique qui entend traduire à travers une histoire un nombre infini de situations plus ou moins analogues. Si Camus définit le projet du *Premier Homme* comme une 'éducation', c'est qu'il souligne par là le substrat autobiographique de son œuvre. Mais ce substrat s'étend, comme nous verrons, constamment vers une dimension mythique. C'est donc le mythe du retour, du retour dans un sens tout à fait individuel, retour vers son enfance, mais aussi retour vers ses premières œuvres. Ainsi s'annonce un mouvement cyclique. Avec *Le Premier Homme* Camus enchaîne avec ses premiers textes à tendance autobiographique qu'il a recueillis en 1937 dans le volume *L'Envers et Endroit* où il avait déjà évoqué une grand-mère tyrannique et une mère douce et silencieuse. Dans l'introduction qu'il donnera en 1958 à la réédition de ce volume, Albert Camus reviendra à cette première transposition de son enfance algéroise :

⁴ Albert Camus, *Théâtre, Récits, Nouvelles*, Paris, Gallimard, 1967, p. 1523 ('Bibliothèque de la Pléiade').

⁵ *Carnets* II, mai 1950, p. 325.

⁶ *Carnets inédits* de 1954, cité par Roger Quilliot, *La Mer et les Prisons*, p. 108.

« Chaque artiste garde ainsi, au fond de lui, une source unique qui alimente pendant sa vie ce qu'il est et ce qu'il dit [...] Pour moi, je sais que ma source est dans *L'Envers et l'Endroit*, dans ce monde de pauvreté et de lumière où j'ai longtemps vécu et dont le souvenir me préserve encore des deux dangers contraires qui menacent tout artiste, le ressentiment et la satisfaction. »⁷ Et plus loin l'écrivain continue: « Si, malgré tant d'efforts pour édifier un langage et faire vivre des mythes, je ne parviens pas un jour à récrire *L'Envers et l'Endroit*, je ne serai jamais parvenu à rien, voilà ma conviction obscure. Rien ne m'empêche en tout cas de rêver que j'y réussirai, d'imaginer que je mettrai encore au centre de cette œuvre l'admirable silence d'une mère et l'effort d'un homme pour retrouver une justice ou un amour qui équilibre ce silence. »⁸

L'enfance apparaît ainsi dans une lumière édénique, c'est un paradis perdu (fait de « pauvreté et de lumière ») qu'il s'agit de reconquérir par l'art. L'enfance est la source de l'art, et l'art la voie pour y retourner. Camus rejoint Baudelaire: « L'art c'est l'enfance retrouvée » ou pour le dire par les propos dont se sert l'écrivain lui-même dans la préface mentionnée : « une œuvre d'homme n'est rien d'autre que ce long cheminement pour retrouver par les détours de l'art les deux ou trois images simples et grandes sur lesquelles le cœur, une première fois, s'est ouvert. »⁹

Le geste du retour est ainsi commandé à la fois par la philosophie et par l'esthétique de Camus. Nul doute que Camus a tenté ce rêve du retour par son ouvrage *Le Premier Homme*, qu'il a essayé de récrire la première transposition de son enfance. « En somme, je vais parler de ceux que j'aimais. Et de cela seulement. Joie profonde » (312) écrit-il dans le carnet où il consignait les notes, les projets et plans de son dernier roman. Mais ce retour n'a pas qu'une dimension individuelle. Dans la préface de 1958 il évoque l'« effort pour...faire vivre des mythes. »¹⁰ Et le mythe qui est au centre du *Premier Homme*, c'est le mythe d'Adam. Dans un entretien accordé à un journal vénitien en 1959, Camus révéla qu'il avait d'abord envisagé d'appeler son roman *Adam* « s'il avait été possible de donner à ce titre un sens mythique, sinon mythologique [...] En réalité chacun de nous, y compris moi, est d'une certaine façon le premier homme, l'Adam de sa propre histoire. »¹¹ Le terme 'Le Premier Homme' fait en effet immédiatement penser à Adam. La notion de 'premier' signifie à l'intérieur du mythe d'Adam beaucoup plus qu'une priorité dans le temps. « Il est le premier encore en ce sens

⁷ *Essais*, Pléiade, p. 5-6.

⁸ *Ibidem*, p. 13.

⁹ *Ibidem*, p. 13.

¹⁰ *Ibidem*, p. 13.

qu'il est responsable de toute la lignée qui descend de lui. Sa primauté est d'ordre moral, naturel et ontologique : Adam est le plus homme des hommes. »¹² Dans l'analyse de C.G. Jung, la figure d'Adam se rattache à l'archétype du père et de l'ancêtre.

C'est en effet le père qui est au centre de ce roman; c'est un nouvel élément par rapport aux premiers essais dominés par la figure de la mère, de la grand-mère et de l'oncle. Ce qui est au centre du roman, c'est « le vide affreux » causé par l'absence du père. Presque deux tiers du roman sont consacré à « la recherche du père »; la deuxième partie qui est seulement entamée s'intitule « le fils ou le Premier Homme » ; la troisième partie non écrite devait être vouée à la mère.

Le roman dans sa forme actuelle est ainsi construit autour de la tension : le père comme Premier Homme - le fils comme Premier Homme. Le véritable point de départ a été d'ailleurs une expérience authentique que l'écrivain avait déjà transcrite dans ses Carnets en 1951 et qu'il avait cherché à objectiver comme un éventuel sujet de roman : « Roman [...] A 35 ans le fils va voir sur la tombe de son père et s'aperçoit que celui-ci est mort à 30 ans. Il est *devenu l'aîné*. Les Arabes couchés ici. Et oubliés de tous. »¹³

C'est en effet en 1947 que Camus, âgé alors de 34 ans, s'est rendu pour la première fois sur la tombe de son père, à Saint-Brieuc, mort le 11 octobre 1914 à la suite d'une blessure à la bataille de la Marne. Le père avait à peine 29 ans et le petit Albert pas encore un an. Cette rencontre sur la cimetière fut un choc. Camus avait ainsi noté dans ses Carnets en décembre 1954: « Le Premier Homme refait tout le parcours pour découvrir son secret: il n'est pas le premier. Tout homme est le premier homme, personne ne l'est. C'est pourquoi il se jette aux pieds de sa mère. »¹⁴ Chaque homme doit commencer à zéro, et chacun a été précédé par des ancêtres. Chaque naissance est continuité et rupture à la fois - c'est dans cette formulation paradoxale spécifiquement camusienne que se traduit une expérience générale à laquelle l'écrivain a été sensibilisé par les circonstances particulièrement tragiques qui ont marqué sa filiation.

¹¹ Cité par Antoine de Gaudemart, *Libération*, 14 avril 1994.

¹² Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont, 1982, p. 7.

¹³ Albert Camus, *Carnets III*, Paris, Gallimard, 1989, p. 27-28.

¹⁴ *Ibidem*, p. 142.

La première partie du fragment est ainsi placée sous le signe de la recherche du père. Le narrateur a quarante ans, et il cherche reconstituer et son enfance et l'histoire de son père. Après l'évocation de sa naissance on peut constater les différents étapes de la quête du père, la découverte de la tombe (« quarante ans plus tard » [25]) par le protagoniste, le voyage en mer vers l'Algérie, les retrouvailles avec la mère et Monsieur Bernard, le voyage à Mondovi pour retrouver les traces de son origine.

Chaque scène commence avec un voyage, d'abord le déplacement en carriole du père et de la mère peu avant la naissance du fils, et puis le voyage en train vers Saint-Brieuc, en bateau vers Alger, en avion vers Mondovi. Le mouvement indique la recherche, la quête et non pas la quiétude d'une situation établie, le déplacement étant la traduction matérielle de la recherche de l'origine. Camus avait prévu pour la première partie le titre « Les Nomades ». Le stade nomade est toujours un stade premier par rapport à la sédentarité. Alors que les gens établis peuvent se permettre de rester sur place, les pauvres sont forcés d'effectuer de grands déplacements, les simples colons par exemple « les Malronnais en 1850 - les Alsaciens en 72-73-14 » note Camus dans son Carnet. Le père du protagoniste a dû en 1914 s'embarquer pour la France et se battre et mourir pour une métropole qu'il n'avait pas connue.

Le roman commence avec la naissance de Jacques; un événement qu'il n'a pas pu reconstituer par les mécanismes de la mémoire; il est obligé d'imaginer; la fiction le lui permet. La résurrection du passé doit dans *Le Premier Homme* autant à l'imagination qu'à la mémoire, écrit à juste titre Brigitte Buffard-Morel. « Et si tout au long de cette première partie le verbe *se souvenir* et le substantif qui en dérive sont récurrents, le verbe *imaginer* est lui aussi très présent; le père retrouvé ne peut être qu'un père recréé. »¹⁵ Le narrateur évoque d'abord la naissance : c'est le commencement absolu, l'origine tout court.

Mais cette naissance n'est pourtant pas vue comme un événement seulement individuel. L'auteur confère à cette naissance une dimension mythique. Les parents ne sont pas individualisés par des noms propres. L'auteur parle seulement de « l'homme », d'« une femme ». Et la femme accouche dans une petite maison qu'ils ont enfin atteinte. « Un merveilleux sourire vint transfigurer le beau visage fatigué [...]. C'est un garçon, dit le docteur [...]. En voilà un qui commence bien, dit la patronne de la cantine. Par un déménagement » (22-23). La scène fait penser à une Nativité presque biblique : c'est une nuit de pluie. Au sein de ce paysage inondé par une pluie diluvienne, « cette naissance véhicule des thèmes bibliques entre création du monde, déluge et nativité »¹⁶. Le premier chapitre, écrit à juste titre

¹⁵ Brigitte Buffard-Morel, *art.cit.*, p.58.

¹⁶ *Ibidem*, p. 54.

Jacques Chabot, « ne relève ni de la mémoire ni de l'histoire, puisqu'il est écrit en forme de *mythe*. Mais les mythes sont la mémoire humaine d'avant l'histoire. C'est un mythe de la Nativité. Camus nous raconte l'évangile de Noël du 'premier homme'. Jésus était, lui, le premier né d'entre les créatures, primordial dans l'outre de la création divine. Jacques Cormery, comme n'importe quel homme, *recommence* à son tour l'humanité [...]. »¹⁷

Cette Nativité se rattache au mythe d'Adam, la tradition chrétienne avait interprété le Christ comme un autre Adam « second Adam dans l'ordre chronologique, mais lui aussi premier au sens mystique du terme, et, si l'on peut dire, plus vraiment premier que le premier homme ».¹⁸ Mais le mystère de l'identité du *premier homme* est encore maintenu: est-ce l'homme qui posa sa main « doucement sur celle de la malade et, se renversant en arrière, ferma les yeux » (24) ou est-ce le nouveau-né?

Quarante ans plus tard Jacques Cormery retrouvera la tombe de son père. Et ce fut le choc: « L'homme enterré sous cette dalle et qui avait été son père, était plus jeune que lui » (29). « Le flot de tendresse et de pitié » qui remplit son cœur n'est pas en premier lieu un sentiment filial, mais le sentiment d'une injustice profonde ressenti « devant l'enfant injustement assassiné » (29); cette mort, due à l'intrusion de l'histoire, avait détruit un équilibre; « quelque chose ici n'était pas dans l'ordre naturel et, à vrai dire, il n'y avait pas d'ordre mais seulement folie et chaos là où le fils était plus âgé que le père » (30). Il saura désormais que le secret qu'il entendait scruter avait à voir avec son père mort: « ce père cadet, avec ce qu'il avait été et ce qu'il était devenu et que lui-même avait cherché bien loin ce qui était près de lui dans le temps et dans le sang » (31).

Ce n'est pas du côté de Saint-Brieuc qu'il retrouvera son père; il y trouve seulement l'absurdité de l'histoire. Il lui faut donc revenir dans son Afrique natale. Saint-Brieuc devient l'emblème de ce monde historique dans lequel il avait essayé de s'inscrire. « Et pourtant il savait maintenant dans le fond de son cœur que Saint-Brieuc et ce qu'il représentait ne lui avait jamais rien été » (182). Il avait trahi le monde dont il était issu; il avait essayé « d'échapper à l'anonymat, à la vie pauvre, ignorante obstiné, il n'avait pu vivre au niveau de cette patience aveugle, sans phrases, sans autre projets que l'immédiat » (181-182).¹⁹ La trahison de Jacques l'a rendu, comme l'affirme Jacques Chabrol, étranger comme un nouvel Adam chassé du Paradis terrestre, où il vivait heureux dans la pauvreté, pour le précipiter dans

¹⁷ Jacques Chabot, „La mémoire des pauvres“, *Roman 20-50*, n° 27, juin 1999, p. 67.

¹⁸ Jean Chevalier, Alein Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, p. 6.

¹⁹ La première phrase est déjà consignée dans le Carnet où l'auteur s'adresse à sa mère: « Maman. La vérité est que, malgré tout mon amour, je n'avais pas pu vivre au niveau de cette patience aveugle, sans phrases, sans projets. Je n'avais pas pu vivre de sa vie ignorante » (304). Et dans un autre passage du Carnet l'auteur traduit

« le monde des hommes de son temps et son affreuse et exaltante histoire » (182).²⁰ Jacques avait cru percevoir dans les traces de son père son propre secret. Sa recherche échouera. Il devra se mettre à l'évidence qu'il n'y avait pas de premier homme dont on pourrait suivre les traces.

Il était lui même le Premier Homme qui devait se frayer son chemin « sur la terre de l'oubli où chacun était le premier homme, où lui-même avait dû s'élever seul, sans père, n'ayant jamais connu ces moments où le père appelle le fils dont il a attendu qu'il ait l'âge d'écouter, pour lui dire le secret de la famille [...]. Il lui a fallu apprendre seul, en force, en puissance, trouver seul sa morale et sa vérité » (181).

« Il retrouve l'enfance et non le père. Il apprend qu'il est le premier homme » (30), cette phrase a été consignée à deux reprises par Camus dans son Carnet. Si la recherche du père échoue, il retrouve tout de même sa propre enfance. Le retour de l'adulte en Algérie est en même temps le retour dans le monde de l'enfance. Au moment du retour sur le bateau l'auteur retient ceci: « Il pouvait enfin dormir et revenir à l'enfance dont il n'avait jamais guéri, à ce secret de lumière, de pauvreté chaleureuse qui l'avait aidé à vivre et à tout vaincre. » (44). A travers ce terme de « pauvreté chaleureuse » Camus traduit le bonheur paradoxal qui a été celui de l'enfance de son alter ego.

Dans le Carnet, l'auteur avait dressé une sorte de bilan de la première partie du roman: « Finalement, il ne sait pas qui est son père. Mais lui-même que est-il? 2^e partie » (317). Dans ses *Carnets* (III, 101) il avait déjà écrit au sujet de la recherche du père : « Il voit se dessiner un peu le père. Puis tout s'efface. En définitive il n'y a rien. »

La recherche s'est révélée illusoire. C'est auprès des siens, auprès des vivants, qu'il apprendra qui il est. S'il avait dans la première partie la focalisation des événements à travers le regard de l'adulte qui est à la recherche de son secret, dans la deuxième partie l'enfance apparaît dans son immédiateté. C'est par exemple l'évocation de son oncle Etienne.

Jacques vit en compagnie de sa mère, mais aussi de son oncle Etienne qui incarne, en tant que tonnelier, force et vitalité, une sorte d'innocence adamique. Les scènes avec lui, dans l'atelier ou lorsqu'il l'accompagne à la chasse ou quand il le porte en nageant dans la mer sur son dos, sont inoubliables. La joie de l'existence reste cependant toujours l'endroit d'un envers: la pauvreté et le malheur. « Le bonheur souvent n'est que le sentiment apitoyé de notre malheur » (272) avait noté Camus dans le Carnet d'esquisse de son roman. Au moment du pique-nique dans la forêt de Sadi-Feruch, à Pâques, la lumière rendait les espaces du ciel «

encore plus explicitement le sentiment d'une trahison: « Non, je ne suis pas un bon fils. Un bon fils est celui qui reste. Moi, j'ai couru le monde » (317).

²⁰ Jacques Chabrol, *art.cit.*, p. 69.

si vastes que l'enfant sentait des larmes monter en lui en même temps qu'un grand cri de joie et de gratitude envers l'adorable vie » (125). Ils aimaient animalement la vie « dont ils savaient par expérience qu'elle accouche régulièrement du malheur » (127). La présence des siens prouvent en Jacques les « sources fraîches venues d'une enfance misérable et heureuse » (127).

Mais ce monde édénique de l'unisson avec les siens et le monde prend sa fin lorsque Jacques entame ce qui est aux yeux de la société un grand succès : l'entrée au lycée du fils d'une mère illettrée. « Mais [...] il venait par ce succès d'être arraché au monde innocent et chaleureux des pauvres, monde refermé sur lui-même comme une île dans la société mais où la misère tient lieu de famille et de solidarité, pour être jeté dans un monde inconnu, qui n'était plus le sien » (163). Si l'élève avait trouvé en son instituteur, M. Bernard, un substitut à son père, il devra le quitter à son tour, devenir de nouveau 'le premier homme': « il devait désormais apprendre, comprendre sans aide, devenir un homme enfin sans le secours du seul homme qui lui avait porté secours, grandir et s'élever seul enfin, au prix le plus cher » (163).

Jaques Cormery, lorsqu'il aura quarante ans, s'envolera à Mondovi pour retrouver les traces de son père, son lieu de naissance, ses ancêtres. Mais personne ne connaît plus son père, la vieille ferme a été détruite. « Ici, on ne garde rien. On abat et on reconstruit. On pense à l'avenir et on oublie le reste » (166). C'est l'état de guerre qui règne. On évoque les massacres et des exécutions de rebelles et de pieds-noirs. Le retour vers le lieu de naissance n'ouvre plus la perspective d'une innocence adamique, mais la guerre de tous contre tous. Dans une esquisse de son roman, Camus avait prévu la semence de la violence : « Chapitre à *reculons*. Otages village kabyle. Soldat émasculé – ratissage, etc., de proche en proche jusqu'au premier coup de feu de la colonisation. Mais pourquoi s'arrêter là ? Caïn a tué Abel. (300).

Les traces de son père à Mondovi se perdent dans celles de ses ancêtres émigrés après 1871 de l'Alsace occupée pour l'Algérie pour recommencer, comme Premiers Hommes, qui restent cependant sans nom ni tradition ; « [Ils s'y étaient trouvés] sans passé, sans morale, sans leçon, sans religion mais heureux de l'être et de l'être dans la lumière. [Ils] avaient disparu sans laisser de traces, refermés sur eux-mêmes » (178-179). Ces inconnus partagent le sort du père mort, « loin de sa patrie et de sa chair. » et celui du fils, « rendu lui aussi à l'immense oubli qui était la patrie définitive des hommes de sa race, le lieu d'aboutissement d'une vie commencée sans racines » (179). Le fils ne trouvera pas son père, son premier homme, ni les Premiers Hommes, ses ancêtres.

Les colons sont ainsi présentés surtout comme des exilés, des proscrits, bref des victimes, Il n'y a pas un premier état édénique. Si les quarante-huitards avaient conquis la terre, ils

s'inséraient dans une histoire violente depuis toujours. Le vieux docteur remarque ainsi : « Ils avaient coupé les couilles des premiers Berbères, qui eux-mêmes... et alors on remonte au premier criminel, vous savez, il s'appelait Caïn » (177).

Si l'on remonte le cours de l'histoire, on ne retrouve plus Adam, mais son premier né, le « premier criminel ». C'est la descendance de Caïn qui a peuplé la terre, qui s'attaque aux hommes et initie un processus de vengeance et de violence. Cette évolution inéluctable marque le monde après l'Eden - une vision totalement opposée au mythe du progrès. Camus n'interprète plus l'histoire coloniale sous son jour politique et historique, mais à travers les figures mythiques de Caïn et Abel. Il refusait ainsi l'analyse politique, colonisation-décolonisation, que la lutte de libération en train de s'accomplir imposait dans la réalité.

L'évocation de la violence séculaire, est-ce une leçon de fatalité? Ce qui reste c'est « cette patience aveugle » (304), l'endurance à survivre des siens, un sentiment d'accord avec ce qui est. Ce qui reste, et c'est le dernier mot du roman, c'est « l'espoir aveugle que cette force obscure qui, pendant tant d'années, l'avait soulevé au dessus des jours, nourrit sans mesure, égale au plus dure des circonstances, lui fournirait aussi, et de la même générosité inlassable qu'elle lui avait donné ses raisons de vivre, des raisons de vieillir et de mourir sans révolte » (261).

Joseph JURT.